LA GRANDE DECOUVERTE.

OU

LES MENÉES MINISTÉRIELLES

DEVOILÉES.

Fama crescit eundo.



AVERTISSEMENT.

L'Editeur a cru devoir faire imprimer la lettre qui est en tête de cette brochure, afin de faire connoître au public la maniere dont celles qu'il annonce, viennent de lui parvenir. Il ne veut pas laisser le moindre doute sur leur authenticité. On verra que jusqu'à ce jour on a été dans l'erreur sur le compte des fugitifs proscrits par la nation. Ils seroient sans doute bien coupables ceux qui auroient voulu tremper leurs mains dans le sang de leurs concitoyens ; mais au moins les auteurs des lettres que nous faisons imprimer aujourd'hui, n'ont jamais eu de projets aussi sanguinaires. Nous pouvons même d'outer avec raison que la fameuse conspiration telle qu'on nous l'a annoncé, ait jamais dû avoir lieu. Au surplus, c'est à notre lecteur à en juger.

Ces lettres sont fidélement copiées. On a changé seulement l'orthographe de la premiere. Mais on a laissé le titre tel qu'il est dans l'original.

Lettre adressée à Monsieur DE SAU... *à Saint-Germain en-Laie.*

Paris ce 14 Septembre 1789.

Monsieur, je me suis absolument décidé à quitter M. le marquis, il était impossible de vivre avec lui depuis quelque temps. Je crois qu'il est du nombre des aristocrates, car il traite bien mal tout le monde. Hier matin il partait pour versailles, je venais de le coeffer. Il se trouva mal peigné, je lui répondis que je ne pouvais mieux faire, mais sa réponse à lui fut beaucoup plus courte: il n'en fit pas d'autre que de me donner un soufflet, & il partit en jurant : il fit bien, car je crois que je l'aurais rendu. Je pris mon parti de quitter sur le champ la maison, & j'allais monter dans ma chambre pour faire mon paquet, lorsque j'apperçus sur la table plusieurs lettres que M. le Marquis avoit oubliées. Je fus curieux de les lire, & je les trouvai si intéressantes que je me décidai a les emporter. Je ne trouve pas de meilleur moyen de me venger de M. le Marquis, que de les faire imprimer. Je demandai mon compte hier après midi à Madame la Marquise, & en vérité cela me fit de-

peine à cause d'elle, car elle est aussi douce que son mari est brutal. Je fis mon paquet devant la femme de charge & je suis maintenant logé rue de la harpe hotel de..... mon pere me demande & je suis résolu a partir : je pars après demain mercredi. comme je ne scais de quelle maniere il faut s'y prendre pour faire imprimer & que je n'ai pas le temps, je vous fais passer les lettres, & je suis persuadé que vous vous en chargerez sans peine : surtout les noms entiers. Je serai bien vengé de M. le Marquis qui croit sans doute avoir perdu ses lettres. Ne les faites imprimer que lorsque je serai parti, car je craindrais que M. le Marquis ne se doutât que c'est moi qui lui joue ce tour & ne me paye en monnaie de sa façon. Vous êtes le seul à qui j'ai pu me confier, vu les grands services que vous m'avez déjà rendus. Vous obligerez celui qui a l'honneur d'être avec respect M. votre très humble & très obéissant serviteur Louis G....

Malgré la recommandation de celui qui m'a envoyé ces lettres, j'ai cru devoir taire les noms, sur-tout celui de la personne à laquelle elles sont adressées. Il suffit qu'il s'y reconnaisse. Puisse-t-il se

corriger & ne plus maltraiter ses gens. Que ceci lui serve de leçon & lui apprenne qu'il n'est point de petits ennemis, & que sans la prudence de l'éditeur, il étoit déshonoré & perdu de réputation.

Vrai point de vue de la conspiration, ou lettres du baron de B. au marquis de.... son ami.

Iere LETTRE.

Londres, ce 12 Septembre 1789.

VOTRE derniere, mon cher marquis, n'a fait qu'ajouter à mes chagrins, & d'honneur ils n'ont pas besoin d'être augmentés. On a dit quelque part :

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Je puis m'appliquer ce vers, et dire : la honte, le remord, la rage, ont voyagé avec moi, & me suivent par-tout. Ah marquis, quelle chûte ! qui s'y fut attendu ? J'étais sorti du ministere si à propos, si avantageusement. Je puis même dire avec gloire, vu les circonstances. Je venais de faire un établissement brillant à ma fille, je me voyais allié à une

des premieres maisons de France ; honneurs, richesses, rien ne me manquait, je n'avais plus aucuns souhaits à former.... Malheureuse ambition !.... Elle m'a perdu.

Aujourd'hui fugitif, errant, sans patrie, sans amis, j'ose à peine me montrer. Je tremble lorsque je vois un Français ; je n'ai pour société que des proscrits comme moi ; oui, marquis, des proscrits, et nous le sommes peut-être pour toujours. Toute dure qu'est cette vérité, je suis forcé d'en convenir avec vous. Que vous êtes heureux de n'avoir point participé à nos projets.

Ils n'étaient pas sanglants ces projets, comme vous dites qu'on se plait à le répandre dans Paris. Non, mon ami, nous ne voulions point mettre la ville à feu & à sang, comme on l'a imprimé, nous voulions intimider les parisiens, nous voulions leur en imposer, les tenir en respect avec nos troupes & nos canons. Qui se serait attendu qu'ils eussent montré tant d'énergie & de courage ! Eux qui auparavant étaient si asservis, eux qui marchaient humblement [illegible] sous le fardeau [illegible] gions. Ne les avions nous pas [illegible]

au Pont-Neuf qu'à la place de Grève, devant une poignée de soldats du guet; n'avions-nous pas vu quelques détachements des régiments qui étoient aux environs de Paris, les faire rentrer dans l'ordre après le soulevement du Fauxbourg Saint-Antoine? Leur courage s'était borné à brûler & piller les maisons de deux honnêtes citoyens. N'avions-nous pas vu ces mêmes parisiens accourir en foule à la porte Saint-Antoine pour voir l'exécution de ceux dont quelques jours auparavant ils étaient les complices (1)? Eh bien, deux ou trois mille soldats rassemblés, pendant l'exécution sur la place, avec quatre ou cinq canons, en ont imposé à cette multitude, les ont fait trembler. Quel effet ne devions nous pas attendre de 5000 mille hommes & plus de 300 canons?

Que nous fûmes impolitiques de faire renvoyer N., avant d'avoir fait entrer toutes nos troupes dans Paris! Dites, mon cher marquis, qu'auraient fait ses habitants, lorsqu'à leur réveil, ils auraient vu les places, les barrieres occu-

(1) C'est M. le baron qui parle. Il ignore que tous ces excès furent commis par des scélérats, des gens sans aveu, et non par des vrais citoyens.

pées par des troupes, qui s'y feraient portées pendant la nuit; les quais, les rues principales, protégées par des canons; lorfqu'ils n'auraient pas fait un pas dans les rues fans rencontrer des détachemens; lorfqu'ils auraient vu, dis-je, les batteries de Montmartre & de la baftille prêtes à les foudroyer, qu'auraient fait ces braves parifiens? Ils auraient gémi de l'exil de N., ils auraient déploré la perte de cet ami du peuple, (comme ils l'appellent) mais ils l'auraient déplorée tout bas.... & tout cet appareil, je le répete, n'était que pour les intimider. Les habitans reftans tranquilles, a-t-on jamais pu fuppofer que les foldats euffent voulu les maffacrer? Nous favions qu'inutilement on leur eût ordonné de faire feu. Nous en avions eu un exemple à Verfailles.

Et c'eft pofitivement ce foulevement de Verfailles, lorfque le Roi remercia N. C'eft cette révolte aux yeux même du Roi, qui nous avait engagés à prendre toutes ces mefures pour renvoyer un miniftre que nous abhorrions, & qui s'oppofait à tous nos projets. Nous voulions empêcher le peuple tant de Paris que de Verfailles de s'oppofer à nos vues,

comme il l'avait déjà fait. Nous voulions empêcher ses clameurs de parvenir jusqu'au trône. Et sans l'exil prématuré de N., l'incartade inconcevable de L., au pont tournant, toutes nos mesures eussent été couronnées par la plus brillante réussite.

Nous voulions, a-t-on dit, augmenter la servitude des peuples, rétablir la féodalité telle qu'elle était anciennement; nous voulions nous emparer de la personne sacrée du Souverain, nous devions le faire conduire à Mets. On nous fait même consommer le plus horrible des crimes.... On nous traite comme des Damiens, des Ravaillac..... Ma plume se refuse à tracer le reste de ces exécrables discours. Oh, mon cher marquis! ceux qui ont inventé, qui ont accrédité ces horreurs, sont cent fois plus coupables que nous. Ce sont ces affreuses calomnies qui font mon plus cruel tourment, c'est un trait brulant qui perce le cœur. Semblable à Prométhée, c'est le vautour qui me déchire continuellement les entrailles. Jugez mon ami quel est le degré de mon désespoir! J'envie le sort des Foulon, des Flesselles... Ils sont morts... Ils ne souffrent plus.... Et moi pauvre

vieillard, je n'ai pas le courage de m'affranchir du tourment que j'endure, je finis cette lettre. Je suis hors d'état de vous écrire davantage. Adieu, mon cher marquis ; soyez plus heureux que moi ; donnez-moi de vos nouvelles. Mandez-moi tout ce qui se passe à Versailles. Vous êtes le seul ami avec lequel je puisse épancher mes chagrins. Je vous écrirai lorsque je serai plus calme.

J'ai vu Calonne & la Mothe. Je vous en parlerai dans ma lettre prochaine.

Je suis, &c.

Mon cher Marquis,

Le baron de B.

LETTRE II.

Du Baron de B.

De Londres ce 20 Septembre 1789.

J'ai reçu votre lettre mon cher Marquis. Elle a croisé celle que je vous ai écrite, & qui a bien dû vous faire voir en quelle situation d'esprit je me trouvais. Elle est toujours la même, mon ami, mon retour en France pourrait seul servir de palliatif a mes maux ; & suivant les ap-

parences, il eſt ſans doute fort éloigné.

Dans ma derniere; *je voulais vous expliquer* quels avaient été les motifs de *notre conduite* avant notre chûte arrivée preſqu'auſſi-tôt que notre élévation. Permettez-moi de reprendre ce ſujet, avant de vous répondre, & de mettre ſeulement ſous vos yeux ce qui peut ſervir à ma juſtification.

Nous avions fait, la comparaiſon de ce que pouvaient & devaient être les états-généraux actuels, avec ce qu'ils avaient été ſous d'autres régnes. Autrefois ſoumis aux volontés souveraine éxécutant les ordres des Rois, aujourd'hui ne reconnaiſſant de pouvoir que le ſeur, ou celui qui emàne de leurs commettants; regardant la nation entiere comme leur Ier. chef. Diſtinguant le pouvoir éxécutif du pouvoir légiſlatif, n'accordants au ſouverin que le Ier. & s'attribuant le dernier, en un mot, les états-généraux pénêtrés de l'importance de leurs fonctions de la grandeur de leurs pouvoirs, nétaient point les états-généraux que nous attendions. Long-tems nous eûmes eſpoir dans la diviſion des trois Ordres, & j'avoue qu'on a pû former sourdement

ces divisions. Long-tems nous crûmes q'uelles serviraient de pretexte pour dissoudre l'Assemblée & renvoyer les députés chacun chez eux, attendre les ordres supérieurs de sa majesté. Les rois prédecesseurs de Louis XVI l'avaient fait, & nous espérions pouvoir agir de même. Voilà le motif de la séance du 23 juin: nous voulions alors essayer nos forces. & nous vîmes qu'il n'était pas encore tems. Vous concevez que la dissolution de l'Assemblée empêchait la régénération de la France; nous établissions nous-même les impôts; les ministres n'étaient point responsables; & le royaume était gouverné par les mêmes loix que par le passé.

Plusieurs de notre parti pouvaient, peut-être une désirer banqueroute-générale, par ceque leurs affaires en mauvais état, auraient pu se raccommoder par le bouleversement que cette banqueroute n'eut pu manquer d'opérer dans l'état, & qu'il y auraient englobé la leur; mais mon cher marquis, je vous proteste mon honneur, [croyez que j'en-ai, malgré l'affreuse réputation qu'on me donne en France] je vous proteste, dis-je, qu'elle était absolument contraire à mes vues,

que je m'y ferais opposé de toutes mes forces, & que je la regarde comme la perte totale de la France. Voilà ma profeffion de foi. J'euffe été d'allieurs le premier à y perdre confidérablement: mais revenons à mon fujet.

N. s'était oppofé à la féance; nous réfolûmes de nous en défaire, nous le fîmes difgracier : les clabaudages de Paris, ceux de l'Affemblée nationale, fur cette féance la révolte du peuple de Verfailles, forcerent le Roi à rappeler N. & ce jour dont nous voulions faire un jour de honte pour lui, en fut un de gloire & de triomphe: nous vîmes alors que nous ne pourrions rien entreprendre fi nous n'avions la force en main. Voilà ce qui nous engagea à faire approcher des troupes, nous ne voulions, je le répéte, que tenir le peuple en refpect. Il n'y eut jamais de confpiration que contre N,, que nous voulions chaffer, ou bien on ne m'avait pas mis du fecret. Actuellement jugez-moi.

Je fuis vraiment défefpéré de la fituation où vous vous trouvez. Votre pofition eft inquiétante. Des dettes preffantes, une grande maifon à foutenir, point d'argent & point de crédit. Je fuis char-

mé mon cher marquis de pouvoir vous obliger des 6000 liv., dont vous avez besoin. Passez chez ***, je viens de lui écrire, & il vous remettra cette somme. Avouez que Pin, vous manque bien à présent. C'était un homme bien essentiel pour vous que ce Pin.

Je savais déjà que madame la comtesse d'A.... devait partir incessamment pour se rendre à Turin. Quelque plaisir que cette princesse puisse ressentir d'aller voir son pere, je doute qu'elle n'eût pas préféré de rester à la cour de France. Comme je vous l'ai dit dans ma derniere, j'ai vu Ca... et la M...., j'ai eu avec le premier une conversation très-politique, et surtout très-longue. Je vous la rapporterai une autre fois. Il m'a fait voir un nouveau mémoire contre N., qu'il doit faire passer aux Etat-Généraux. Il est concluant. En vain lui ai-je conseillé de rester tranquille; en vain lui ai-je représenté que N. soutenu par le peuple, était invincible, que c'était la lutte du pot de terre contre le pot de fer; il tient à ses projets; il veut se disculper aux yeux de la nation; il espere même quelque jour rentrer en faveur. Cette chimère fait son bonheur, & je n'ai pas voulu la détruire. Je lui ai cependant fait observer, que lorsqu'on avait fait courir le bruit que les Anglais l'avoient chassé et fait conduire en France, on avait plus d'une fois fait retentir à nos oreilles ces mots foudroyans, à la lanterne. Ce ne peut être, m'a-t-il répondu, que les partisans de N...., oui, mais il sont en bien grand nombre.

Je ne connais pas de Française plus antifran-

654

çaise que la M... et cependant el'e est enchantée de la révolution, parce que dit-elle, la liberte de la presse lui donne le pouvoir de tout écrire. Elle ne parle pas des horreurs qu'on s'est permis à son égard. (Ce sont ses termes.) La fameuse intrigue du collier sera donc enfin dévoilée aux yeux du public... Elle m'a raconté bien des choses que je savais, marquis; dois-je le croire. Ellé vient dit-elle de faire imprimer un mémoire qui doit faire fortune en France. La vérité y est toute nue. Elle emporte la piece; elle m'a promis un exemplaire, afin de me mettre en état d'en juger. Je me défie beaucoup de ce que me dit cette intriguante, et ne veux plus la revoir.

Mais je ne m'apperçois pas que je viens de d'écrire un volume entier. Je me laisse entraîner par le plaisir que j'ai a m'entretenir avec vous. Adieu, mon cher marquis, portez-vous bien, et me croyez pour la vie

Votre &c.

Le baron de.

P. S. Astley donne ici sous le nom d'entretainment, la prise de la bastille ou la révolte des Français; c'est une misérable rapsodie qui n'a pas le sens commun. Il m'a été impossible de la voir jusqu'á la fin (1).

(1) Nous ne croyons pas qu'un seul des fugitifs puisse voir ce spectacle avec plaisir. Infandum regina jubes renovare dolorem (Note de l'Editeur.)

De l'Imprimerie de MOMORO.

1789.